

rété aux bains de mer de Boulogne, dans l'immoral dessein de bernier le mari et de séduire la femme. Le couple se prête d'ailleurs, avec beaucoup d'entrain, aux tentatives de l'avocat.

Mme Ventison a hâte de manquer à tous ses devoirs, et Ventison, dans son inconsciente bêtise, pousse les aiguilles qui marqueront bientôt, au coucou conjugal, l'heure de son ridicule et de son déshonneur. Il adore Chauforan, ne peut vivre sans le sentir à ses côtés, et, comme l'avocat retors s'est bien gardé de dire qu'il est marié à une très aimable femme, Ventison songe à établir cet ami si infidèle.

Justement, un camarade d'enfance, Gigobard, arrive d'Afrique. C'est un vieux noceur qui a porté le glorieux uniforme des turcos pendant vingt ans, sans réussir à orner ses manches du moindre galon de laine.

Il a, comme il le dit dans son langage pittoresque, « un double six à caser ». Ce domino, de placement difficile, est la propre sœur du turco, Mlle Pamphilia, vieille fille, dont la température élevée, maintenue par le vent chaud du désert, cause des inquiétudes sérieuses à Gigobard. Ventison estime que l'avocat Chauforan peut faire le bonheur de Pamphilia, et il engage, à cette fin, des pourparlers qui servent de point de départ au banal imbroglio du vaudeville.

Si Chauforan essaie de se dérober, Ventison prendra ombrage de ses résistances. S'il prête le collet aux projets matrimoniaux du mari qu'il songe à tromper, Gigobard, brutal et rageur, ne rira pas d'une plaisanterie injurieuse pour sa sœur, jusqu'à ce soir respectée. S'il reprend sagement le train et revient au logis, où doit l'attendre sa jolie femme, l'avocat libertin aura manqué une occasion fort séduisante. Il reste donc et le voilà plongé dans une série de complications dont il se dépêtrerait facilement s'il avait de la mémoire, car elles ont déjà défrayé deux cents vaudevilles.

Mme Chauforan arrive à Boulogne, y est prise pour une cocotte attachée comme Vénus aux basques de l'habit de l'avocat, subit les entreprises de Gigobard, audacieux comme un lion et lubrique comme un singe. Puis, à la fin, alors que la jalousie lui a ramené son infidèle repentant, l'excellente femme disculpe la légère Mme Ventison aux yeux de son idiot de mari.

J'en ai dit assez pour justifier les magnifiques appointements de M. Germain. Un homme qui peut supporter, à grimaces tendues, le poids de ces trois actes, n'est point une nature banale. Car il est seul, pour cette tâche surhumaine, ses camarades des deux sexes se déchargeant sur lui de tout effort et de toute fatigue.

Mlles Harris et L. Davray montrent de jolis visages et aussi Mlle Emmy, dans un rôle muet. Mais MM. Maugé, Guy, Calvin, ne montrent rien du tout, ayant conscience que Germain suffit à tout et qu'ils ne parviendraient pas à rendre drôles des personnages qui ne le sont pas.

HECTOR PESSARD

MUSIQUE

THÉÂTRE-LYRIQUE (ancien Eden-Théâtre). — La *Jolie Fille de Perth*, opéra en quatre actes, de MM. de Saint-Georges et Jules Adenis, musique de Georges Bizet (reprise).

Dans la ville de Perth, au cœur de la patrie écossaise, vit une jeune fille si délicate à voir, si doucement énamourante, qu'on la désigne universellement sous ce nom : la Jolie Fille de Perth. C'est Catherine Glover qu'elle s'appelle. Son père est Simon Glover, le gantier, homme austère et droit, de dignité rude. Nous sommes au déclin du quatorzième siècle, sous le règne de ce faible Robert III, qui n'a cure des débauches et des violences dont son royaume est tout souillé.

Aujourd'hui, je dois vous l'apprendre, on célèbre partout la fête de saint Valentin — fête aimable entre toutes. En ce jour, si l'on en croit les dires populaires, les oiseaux font leurs épousailles, pour la saison nouvelle, sur le rebord des vieilles tours tapissées de lierre ou dans les branches, non reverdis encore, des buissons et des taillis. En ce jour, tout pareillement, les espérances d'amour se donnent carrière. Le premier homme qui rencontre une jeune fille devient, pour tout un an, son ami, son protecteur, sinon son prétendu.

Si la jolie fille de Perth est guettée de la jeunesse, vous le devinez aisément. Quel sera le premier à la rencontrer ? Nul doute que ce ne soit son amoureux, le forgeron Henry Smith. Et, de fait, il en arrive ainsi le mieux du monde. Elle l'aime à son insu autant qu'elle en est aimée. Mais qu'elle se défie des criminelles entreprises du duc de Rothsay et de l'écuyer Ramorny. Leurs guet-apens la menacent à toute heure. Smith se présente à point pour la dérober à des complots très noirs. Son épée se croise, à chaque instant, avec l'épée des deux gentilshommes. On ne sait trop, pourtant, ce qui adviendrait de cette lutte inégale, si Rothsay n'était victime, un beau soir, des embûches de son oncle, le duc d'Albany. Les fiancés, dans les vieux romans, ont de ces chances surprenantes. Donc, réjouissons-nous ! Catherine Glover épouse Henry Smith et la vertu la plus pure est dûment récompensée.

Je viens de résumer à grands traits une des fictions les plus célèbres de Walter Scott. La génération actuelle ne lit plus guère les récits de l'illustre baronnet. A vrai dire, ils trahissent des préoccupations bien étrangères aux nôtres. De charmants détails s'y trouvent, cependant, et l'on peut, à l'occasion, y prendre plaisir. J'imagine que MM. de Saint-Georges et Jules Adenis écrivirent leur livret de la *Jolie Fille de Perth*, en 1866, en souvenir de quelque ancienne lecture du roman écossais. Du livre qui les avait amusés, autrefois, ils espéraient tirer une pièce qui amuserait le public. Malheureusement, au lieu de broder sur le thème à leur fantaisie, sans relire l'ouvrage, ils durent aller chercher le volume dans une bibliothèque. Leur indépendance d'invention s'évanouit. Le livret qu'ils composèrent ressemblait trop à la fable de Walter Scott et ne lui ressemblait point assez. C'était un fâcheux compromis, un amalgame d'éléments de toute sorte ou le mélodrame selon la forme s'associe au quiproquo.

Catherine Glover, dans leur œuvre, est aimée de trois hommes : de Smith, de Ralph et du duc de Rothsay. Le duc, la croyant enlever, enlève une bohémienne du nom de Mab en de telles conjonctures que les apparences tournent implacablement contre la fille de Simon. Ralph, de désespoir, s'abandonne à l'ivresse ; Smith renie sa bien-aimée jusqu'à ce que tout s'explique. Découpez ces scènes en romances, en duos, en trios, en morceaux d'ensemble arbitrairement reliés. Ajoutez, pour les encadrer, des chœurs de forgerons, des épisodes de carnaval, une fête de la Saint-Valentin. Vous avez un opéra comique, où le talent ne manque pas, mais où la convention règne par trop en maîtresse.

Que pouvait faire Georges Bizet sur ce poème ? Il pouvait égrener des mélodies exquises, prêter aux personnages du naturel et de l'animation, donner du mouvement à sa musique, souligner les situations d'accompagnement d'orchestre expressifs et colorés. C'est à quoi, certes, il n'a pas manqué. Les défauts de son œuvre viennent, pour une part, de la forme du livret ; pour une part plus grande encore, du goût d'il y a vingt-cinq ans, et, surtout, de la jeunesse de l'auteur. Il y a, dans sa partition, des chœurs sonores, comme le chœur des forgerons, où se retrouve comme un ressouvenir de Weber ; des phrases pénétrantes, comme la phrase principale du duo du premier acte, entre Catherine et Smith ; une belle scène, la scène d'ivresse de Ralph ; une bluette délicieuse, la sérénade de Smith ; une fantaisie d'une grâce extrême, la danse des bohémiennes ; un chœur tout rayonnant de poésie, le chœur de la Saint-Valentin... Après cela, que nous importent les traces d'école, les coupes démodées ? Ce n'est ici que le point de départ du maître auquel nous devons *l'Arlésienne* et *Carmen*. Nous savons où il est arrivé ; il nous est agréable de discerner, dans une de ses premières œuvres, les promesses de sa maturité.

On a battu des mains aux passages où, déjà, le rare musicien s'atteste. On s'est souvenu partout du grand artiste qui mourut si jeune, léguant à l'avenir des œuvres qui marquent glorieusement sa place dans le répertoire français. Et puis, M. Verdhurt a confié les rôles à de bons artistes, entre lesquels le ténor Engel brille par son art consommé de chanteur et d'acteur. M. Isnardon est un comédien plein d'intelligence et un baryton qui n'a que le tort de ralentir les mouvements.

Ce tort est partagé, du reste, par M. Boyer, qui, doué d'un réel talent, se complait trop en ses moelleux effets de timbre vocal. Mlles Cécile Mézeray et Haussmann savent plaire. On a donc de justes motifs d'applaudir. Mais c'est surtout l'orchestre et les chœurs qu'il convient de louer. M. Gabriel Marie débute, parmi nos chefs d'orchestre, avec des mérites sérieux et qui ne tarderont pas à le classer au rang des meilleurs de son art.

FOURCAUD

La Soirée Parisienne

LA JOLIE FILLE DE PERTH

LA PIE AU NID

Je suis assez surpris de ne pas avoir lu dans les journaux d'hier matin une note conçue à peu près dans ces termes :

« Par égard pour la presse, les directeurs du Théâtre-Lyrique et des Nouveautés ont résolu de donner ce soir, en même temps, les deux premières représentations de la *Jolie Fille de Perth* et de la *Pie au nid*. »

Rien n'est plus agréable, en effet, que d'avoir deux premières simultanées dans le même quartier. On peut passer de l'une à l'autre sans peine ni fatigue, faire succéder les duos d'amour aux quiproquos du vaudeville, et réciproquement. Et puis, la soirée finie, si on n'a rien compris, on est excusable. Malheureusement, il pleuvait hier soir ; sans quoi, rien qu'en allant constamment du boulevard des Italiens à la rue Boudreau et de la rue Boudreau au boulevard des Italiens, on aurait passé son temps d'une façon tout à fait délicate.

Mais il pleuvait à torrents et il a bien fallu se mettre à l'abri, soit chez M. Verdhurt, soit chez M. Brasseur.

A l'ancien Eden, ce n'était plus tout à fait la salle superbe de *Samson et Dalila*. La concurrence avait créé des vides fâcheux et les fauteuils étaient occupés moitié par des spectateurs, moitié par leurs chapeaux. Pourtant, j'avais un voisin dont les allures bizarres ont, dès le début, suscité mon attention.

Cet homme étrange ne semblait prêter aucune attention au spectacle. L'ouverture l'avait laissé froid, les décors, bien que vraiment fort soignés, ne lui disaient rien, les costumes du bal masqué eux-mêmes ne parvenaient point à le tirer de son indifférence. J'espérais qu'il s'animerait pour le ballet où des dames en jupes noires tourbillonnent en tapant sur des tambours de Basque. Espoir fou ! désir insouvenable !

Insensible à la musique de Bizet, comme aux récits par lesquels M. Antony Choudens a remplacé le dialogue de Saint-Georges et de M. Jules Adenis, on pouvait croire que ce glaçon se dégèlerait en l'honneur des interprètes. Pas du tout ! Ni les roulades de Mlle Mézeray, ni les charmes de Mlle Haussmann, ni les notes profondes de M. Isnardon, ni l'éléance de M. Boyer, l'homme qui monte le mieux en char romain de tout Paris, ne le tiraient de son apathie déconcertante. Seul, M. Engel avait le don de l'émouvoir. Dès que M. Engel entra en scène, il se dressait à demi sur son fauteuil ; dès que M. Engel ouvrait la bouche, il ouvrait les oreilles ; dès que M. Engel avait fini de chanter, au milieu des bravos, il retombait affaissé, en poussant un soupir de regret.

D'où venait ce soupir ? Quel était cet homme ?

J'ai fini par le savoir.

C'était tout simplement M. Cossira, qui guettait avidement le premier chat de M. Engel pour pouvoir terminer le rôle à sa place et lui rendre enfin la politesse qu'il lui doit de lui rendre la représentation de *Lucie* à l'Opéra.

Aux Nouveautés, la *Pie au nid*, de M. Georges Duval, avait attiré une foule assez compacte, au milieu de laquelle brillaient deux étoiles d'opérette : Mmes Louise Théo et Jeanne Granier, ce qui nous entraîne à dire que le spectacle était agréable.

Des avant-scènes aussi gracieusement occupées font certainement du tort à ce qui se passe sur le théâtre. Le regard s'arrête trop tôt. Ces aimables visions évoquent le souvenir d'*Adam et Eve* et des *Saturnales*, et nous avouons qu'en dépit de tout son charme il devient bien difficile à M. Germain lui-même de lutter contre des minois aussi séduisants.

Je ne citerai donc que pour mémoire la robe mauve de Mlle Harris, ainsi que la robe noire de Mlle Davray, dont les gants brodés à jour ont fait sensation. Il m'a bien semblé aussi apercevoir les figures sympathiques de MM. Maugé, Guy et Calvin fils, mais je n'affirme rien. Il ne m'est resté de tout cela qu'un vague brouillard, dû sans doute à la cause ci-dessus énoncée... ou à toute autre.

Evidemment, c'est de l'hypnotisme... à moins que ça ne soit du sommeil.

FRIMOUSE

NÉCROLOGIE

Une messe de bout de l'an, à la mémoire du général Lebrun, sera célébré jeudi, à dix heures et demie du matin, en l'église Notre-Dame-de-Lorette.

La marquise de Godefroy-Menilglaise, qui vient de s'éteindre à Paris, à l'âge de soixante-dix-huit ans, était mère de la comtesse de Chasteigner et sœur de la marquise de Pleurre.

La perte d'une fille charmante, morte à vingt ans, lui a inspiré des pages touchantes et empreintes de la foi profonde qui a su adoucir ses épreuves et consoler ses derniers moments.

Ses obsèques ont été célébrées hier à midi, en l'église Sainte-Clotilde.

Le fils de la défunte, le comte de Menilglaise, conduisait le deuil, assisté des neveux de celle-ci : le marquis de Pleurre, le comte du Fou, M. de Ramblay, etc.

Le corps, à l'issue de la cérémonie religieuse, a été transporté à Saint-Michel-le-Cloucq (Vendée), où doit avoir lieu l'inhumation.

Les obsèques de M. Triana, consul gé-